



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET

Les Chroniques

D'APRÈS L'ŒUVRE D'Émile Zola

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE Éric Charon

CRÉATION 2024



Théâtre Gérard Philipe
59 bd Jules Guesde 93200 Saint-Denis

www.
theatregerardphilipe
.com

CRÉATION 2024

Les Chroniques

D'APRÈS L'ŒUVRE D'Émile Zola

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE **Éric Charon**

AVEC

Zoé Briau

Clémence, Séverine

Éric Charon

Coupeau, Roubaud

Aleksandra de Cizancourt

Virginie dite «la Poisson», Flore,

Denizet, Cauche

Magaly Godenaire

Phasie, Gervaise

Maxime Perrin

ACCORDÉON, PERCUSSIONS ET CLAVIER

David Seigneur

Jacques Lantier

Son père Auguste Lantier

Samuel Thézé

CLARINETTE ET SAMPLING

COLLABORATION ARTISTIQUE **Agathe Peyrard**

SCÉNOGRAPHIE **Zoé Pautet**

MUSIQUE **Maxime Perrin** EN COLLABORATION AVEC **Samuel Thézé**

LUMIÈRE **Julie-Lola Lanteri**

COSTUMES **Julie Scobeltzine**

RÉGIE GÉNÉRALE **Pascal Gallepe**

Production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis.

DATE DE CRÉATION

du 29 novembre au 15 décembre 2024

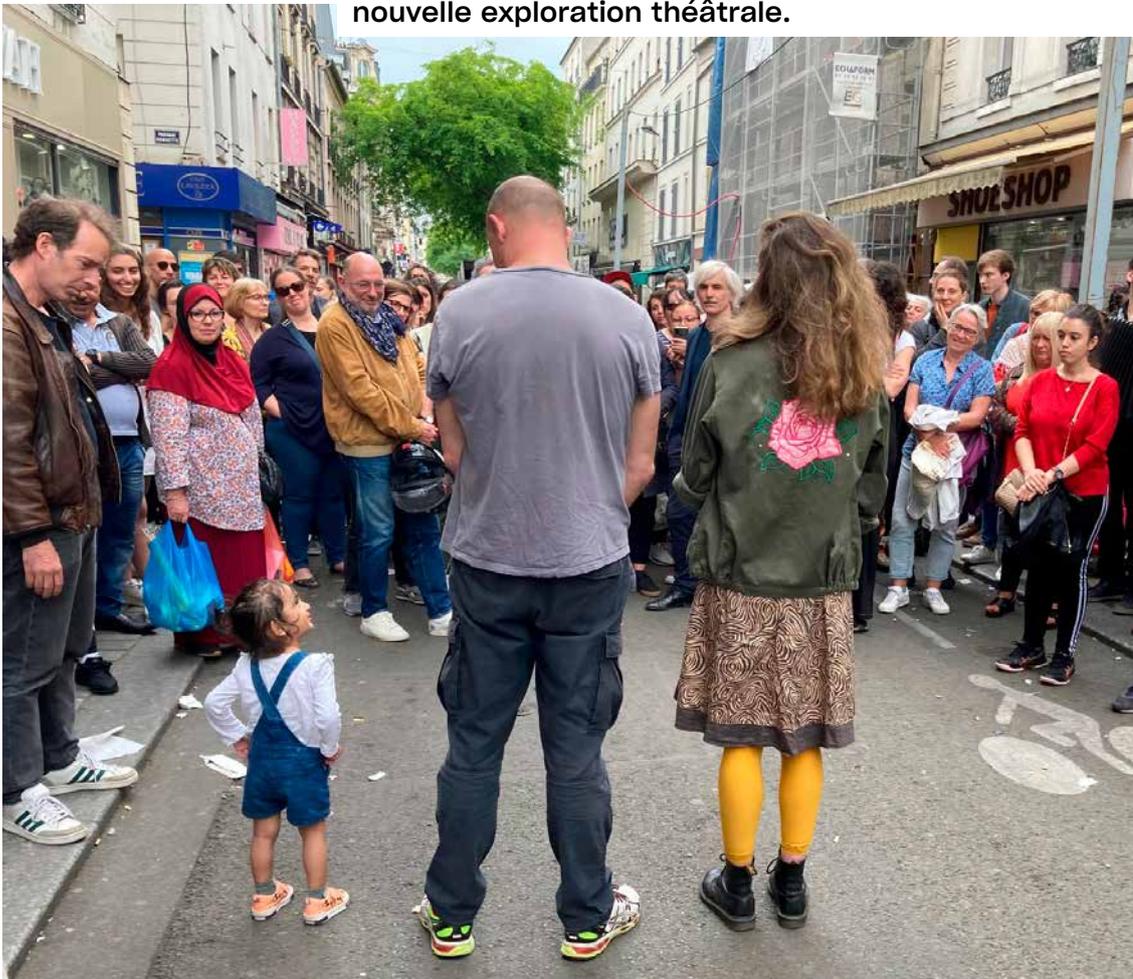
Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

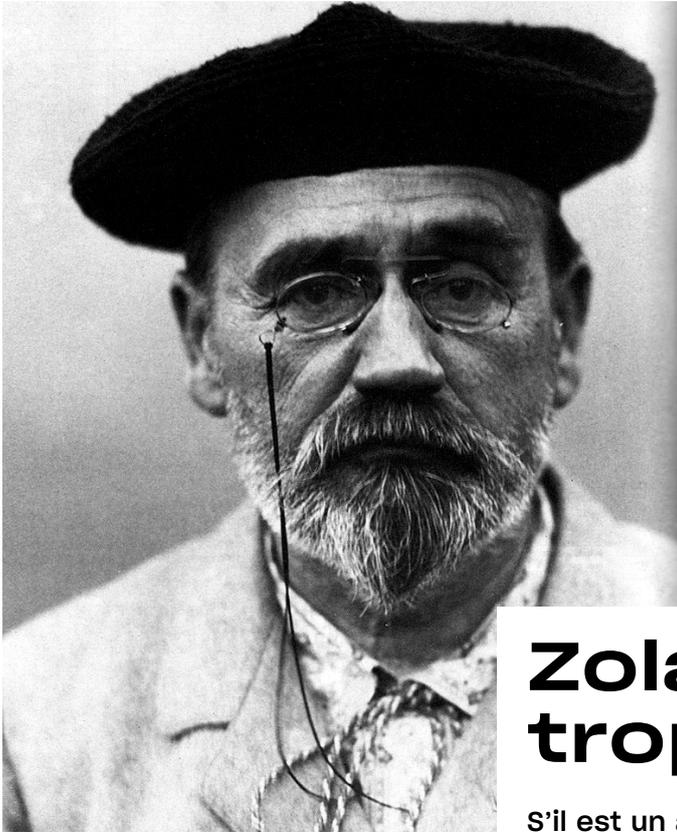
Genèse

C'est avant tout la reconduite d'une équipe, le prolongement d'un premier spectacle *Série noire - La Chambre bleue*. Il s'agissait d'un canevas passionnel et criminel adapté de Georges Simenon, mené *in situ* et propulsé grâce à une écriture originale dans diverses corporations, du port de pêche de Lorient, à un dépôt de bus du quartier du Grillenbreit de Colmar, en passant par la cité ouvrière Berliet à Saint-Priest, le marché de Saint-Denis, la zone de fret de Bordeaux-Bruges, et une quinzaine d'autres... La puissance des lieux, l'alliage d'un travail théâtral et cinématographique et la composition picturale insufflaient des effets troublants entre fiction et réalité.

Notre histoire prenait corps dans tous les contextes et semblait n'avoir eu lieu qu'une et une seule fois dans chacun d'entre eux. La proximité avec le public, la déambulation, l'utilisation de toutes les infrastructures possibles et imaginables ont fondé notre recherche d'un théâtre original s'inspirant à la fois de la nature des lieux et des milieux socio-professionnels qui les animaient. Une association d'idées à l'époque ont alors fait de l'œuvre d'Émile Zola ma lecture de chevet. Sa vie, son œuvre, ses méthodes d'investigation et ses engagements personnels ont alors irrigué toutes mes études, mes laboratoires, et des stages pédagogiques donnés sur le sujet, notamment à la Friche de la Belle de Mai à Marseille, pour que l'envie finisse par devenir évidente d'exploiter la force inouïe qui se dégageait de ses romans.

La pertinence établie de ses thèmes avec aujourd'hui, les découpages quasi-cinématographiques de ses histoires, et leurs aspects socio-politiques créaient tout autant un lien logique avec nos précédents travaux qu'ils formaient le vivier idéal d'une nouvelle exploration théâtrale.





Zola connu, trop connu

S'il est un auteur français qui a marqué les consciences, c'est bien lui. Pornographe pour certains, égoutier des frasques du Second Empire pour d'autres, il choisit en effet de le chroniquer, *a fortiori* de l'éperonner, à travers le cycle des *Rougon-Macquart*, une suite romanesque monumentale composée de vingt volumes et rédigée en 25 ans.

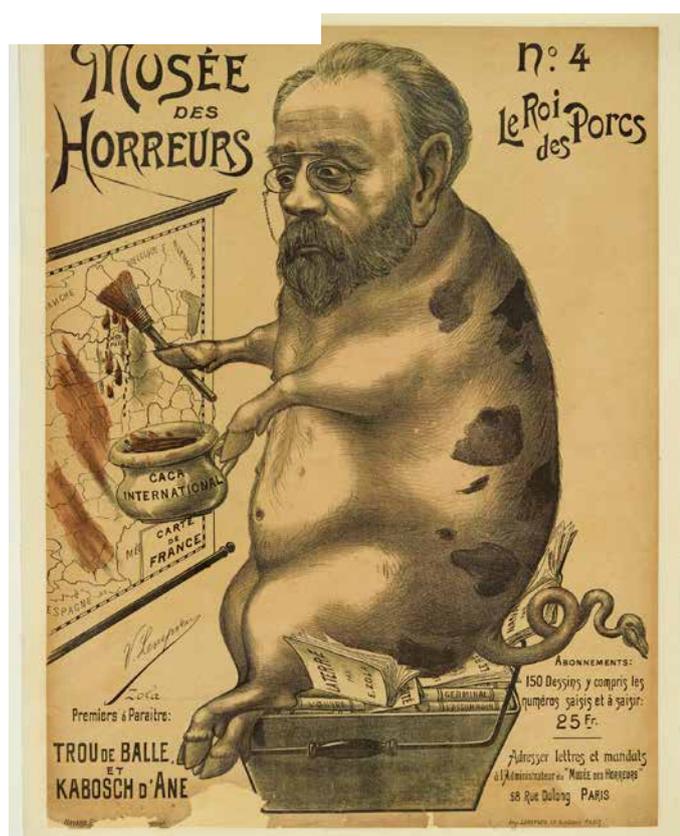
Avec il fait scandale, plus souvent qu'à son tour, mais persiste à donner une histoire naturelle et sociale de ce régime politique qu'il déteste autant qu'il en prédit la chute. On trouve sous sa plume au final des accents pour le moins vibrants d'une littérature « à sensation », qui vous saisit littéralement à la gorge et qui prend ses cauchemars pour la réalité.

Si Émile Zola est aujourd'hui parfaitement sanctuarisé, estampillé pour beaucoup comme l'auteur engagé par excellence, suite à ses prises de position dans l'affaire Dreyfus notamment, il n'en est pas moins trop connu pour être bien lu. Et des « à priori » tombent bien souvent à la relecture de cette littérature de « l'ultra-vivant ».

On y trouve avant tout une violence sociale et politique, bien souvent édulcorée, si ce n'est dévoyée, dans les multiples adaptations que l'on peut trouver, mais aussi une modernité extrêmement séduisante pour le théâtre. C'est la même veine qui nourrit notre présent, les bouillons de nos rues et de nos quartiers, que les observations contemporaines d'Émile Zola. Les thèmes courent aujourd'hui de la même façon qu'ils couraient hier dans chacun des opus des *Rougon-Macquart*.

S'il épouse la société toute entière, se jouant de ses sphères en leur dédiant des épisodes respectifs, il s'est sans doute penché mieux que quiconque sur ce qu'il aimait qualifier de « fleurs du pavé » pour façonner le premier un véritable imaginaire ouvrier et populaire.

Il reste, qui plus est, à la croisée de plusieurs courants philosophiques importants, et propose en son temps déjà des colorations tout autant métaphysiques que psychanalytiques, bien avant Freud.



La forme des Chroniques

Il fallait une forme originale et spectaculaire pour révéler l'ogre Zola, faire feu sur ses richesses, rendre compte au mieux du fond génial de ses livres, et surtout s'amuser de sa langue. Le mouvement de notre écriture prendrait celui-là même que Zola avait éprouvé ; il déploierait aussi sa toile d'araignée, sa galerie de personnages, des sujets en miroirs, des échos dramaturgiques, tout autant de fenêtres qui raconteraient du monde le même sentiment fort, et poseraient au bout la question d'une certaine justice sociale.

L'idée des *Chroniques* s'imposait, le terme même faisait son chemin, c'est-à-dire la proposition de plusieurs couleurs, plusieurs registres dramatiques, plusieurs histoires dont l'assemblage formeraient un « tout » signifiant. Et l'effeuillage de notre spectacle ferait appel à l'album de famille tout autant qu'à des scènes de vie d'une classe ouvrière et sociale toute entière.

Pas de volets distincts d'ailleurs, mais plutôt des lignes dramaturgiques lancées, qui cheminent et se suspendent. D'immenses plateaux imbriqués comme un grand manège, proposant alternativement ses tranches. Une généalogie particulière sera ainsi mise en place à travers deux opus des plus fameux du cycle *Rougon-Macquart*, deux opus mêlés, fragmentés et redistribués pour mettre à l'étude l'humain dans ce qu'il a de sublime et de plus pathétique, de plus fort et de plus faillible.

Ainsi, nous pratiquerons des aller-retours, des épiques soubresauts de *La Bête Humaine*, aux aspects chantants de la Goutte d'or et son puissant mélodrame de *L'Assommoir*.

« L'hérédité n'est pas ce qui passe par la fêlure, elle est la fêlure elle-même : la cassure ou le trou, imperceptibles. La fêlure est donc cette prédisposition héréditaire à cause de laquelle un personnage est dominé par ses pulsions, par son instinct. À travers elle, l'instinct cherche l'objet qui lui correspond dans les circonstances historiques et sociales de son genre de vie : le vin, l'argent, le pouvoir, la femme... »
Zola et la fêlure dans *Logique du sens*, Gilles Deleuze



Résumé

UNE SUITE FAMILIALE, ENTRE MÉLODRAME SOCIAL ET ROMAN NOIR

Ce sont des passions qui prennent corps, des hommes et des femmes qui se rencontrent, qui vivent côte à côte et s'empoignent, s'aiment ou se déchirent. Il y a pendant ce temps-là des trains qui passent.

Et si nous proposons de retraverser de façon significative quelques séquences phares de *L'Assommoir*, c'est véritablement *La Bête humaine* qui en est le point de départ, et avant tout sa relecture qui s'est imposée au regard des thématiques qu'elle charrie. Il s'agit là tout de même d'un homme hanté depuis toujours par l'idée du meurtre, précisément le meurtre des femmes, et dont l'enfance douloureuse n'a rien fait pour construire une plus saine identité...

Cet homme, Jacques Lantier, s'est pourtant toujours gardé de tout, du vin, des femmes justement, mais aussi du jeu et de l'argent, car il sent chez lui une fêlure atavique, cet instinct mauvais qui le tourmente et qui poussât maintes et maintes fois les siens dans toutes sortes de crimes et de folies. Mais il est mêlé malgré lui au meurtre du riche affairiste Grandmorin, sauvagement assassiné dans le wagon d'un train. Il a en effet vu quelque chose qu'il ne devait pas voir... Roubaud qui pensait ainsi liquider sa jalousie en tuant le protecteur et amant de sa femme Séverine, la force à côtoyer Jacques, et le trio tentera en complicité d'étouffer le meurtre pendant que l'enquête patine. C'était sans compter la passion naissante entre Jacques et Séverine.

Nous suivons donc cette histoire violente et criminelle, exactement comme l'a écrite Émile Zola au XIX^e, mais là où l'auteur s'arrête, nous ne pouvons plus aujourd'hui faire semblant d'ignorer l'aveuglement d'une certaine justice, ou la protection systémique d'une certaine caste ou d'un certain genre pour enfin dire clairement les choses. Une infinité de crimes restent impunis, des mécaniques oppressives sont également conservées au-delà de toute raison. En son temps, Émile Zola les pointait sans doute déjà du doigt, mais semblait croire à cette nébuleuse déterministe qui continuerait longtemps de conduire le train d'une société malade.

Une figure alors se dresse, dans *Les Chroniques* ; celle d'une femme, Denizet, qui voudra suivre le processus d'étude qui reste celui d'Émile Zola, mais qui tâchera d'aller jusqu'au bout, pour dénoncer non seulement le crime de Lantier, mais celui de tout un corps social qui ne semble pas pouvoir vivre autrement que sur des bases viciées, empoisonnées par des conflits de genre permanents.

Une galerie de personnages

Une matière d'une richesse folle, autant de figures que de thèmes, des mondes qui ne demandent qu'à s'ouvrir. Et s'il est impossible de tous et toutes leur donner vie, les personnes qui suivent influenceront d'une manière ou d'une autre le récit.

L'ASSOMMOIR

Gervaise, blanchisseuse, dite « la Banban », parce qu'elle boîte

Lantier, Auguste, le mari, éternel chômeur

Coupeau, couvreur, éternel noceur

Étienne, le petit Lantier, futur gréviste à la mine dans *Germinal*

Jacques, l'autre fils, futur meurtrier

Nana, la fille, diable au corps

Les Lorilleux, maudit beau-frère, maudite belle-sœur

Maman Coupeau, paix à son âme

Virginie, la rivale, dite « La Poisson »

Bibi-la-grillade - Mes bottes, compagnons de beuverie

Goujet, le forgeron, amoureux transi

LA BÊTE HUMAINE

Jacques Lantier, machiniste, fils de Gervaise

Pecqueux, l'ami, conducteur de **La Lison**, idole et locomotive

Séverine, qui dit oui qui dit non

Roubaud, le mari, sous-chef de gare

Flore, amour d'enfance

Philomène, une grande bringue taillée pour l'amour

Phasie, marraine de Jacques et **Misard**, son mari

Denizet, juge, raison faite homme

Camy-Lamotte, secrétaire général au ministère de la Justice

Cabuche, l'innocent, l'homme des bois et bouc émissaire

Grandmorin, grand industriel et violeur patenté



Extrait

Flore (cousine de Jacques) : Et toi...t'en as pas, d'amoureuse ?

Jacques Lantier : ...Non.

Flore : On m'a bien dit que t'abominais les femmes. C'est vrai que t'aimes que ta machine ? On en plaisante, tu sais. Comme si t'avais des caresses que pour elle... Moi je dis ça, parce que je suis ton amie. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Tu sais, je te vois passer, le matin, sur ta machine, j'te guette, dans ces broussailles là-bas, où je suis assise. Mais toi, tu regardes jamais... Je te les dirai, à toi, les choses auxquelles je songe, mais pas maintenant, plus tard, quand on sera tout à fait bons amis.

Il lui prend les mains. Exactement comme la première fois, une lutte s'engage... Comme avant, deux enfants. Elle lutte, elle lutte, puis plus...s'abandonne, et c'est à ce moment-là que pour Jacques, une énième fois, le monde s'écroule, ou disparaît. Puis ailleurs, comme dans un autre temps, Jacques est maintenant face à une autre femme, contraint d'avouer ce qui le tient et le hante, depuis toujours.

Denizet : Alors, c'est ça votre mal ?

Jacques : Je sais pas... Je sais plus... Je me rendais pas compte de ce que je faisais...

Denizet : Alors qu'elle s'était abattue sur le dos, et qu'elle semblait avoir abandonné toute idée de combat, vous l'avez empoigné à la gorge...

Jacques : (Comme en plein cauchemar...) Je me croyais guéri... Comme les autres rêvent qu'à une chose, moi depuis longtemps je suis comme enragé...

Denizet : Une fureur vous a pris qui vous faisait chercher des yeux, autour de vous, une arme, une pierre, enfin quelque chose pour la tuer. Des ciseaux, là ! Sur la table... et vous les auriez enfoncés dans sa gorge...

Jacques : On a grandi ensemble... elle m'aimait sans doute profondément... Moi aussi, je l'aimais je vous jure, de tout mon cœur...

Denizet : ...mais un grand froid selon vous, vous a dégrisé, vous vous êtes senti vous-même effrayé...

Jacques : Je me questionnais, déjà gamin. C'est vrai que Gervaise, ma mère, m'a eu très jeune, ...puis elle était guère d'aplomb... À croire que dans ma famille on est tous bancals, y en a beaucoup déjà qu'ont eu comme une fêlure. Moi, je sentais bien, j'étais pas en mauvaise santé, mais j'avais des sortes de crises, la honte de les voir venir, des pertes d'équilibres, comme des cassures, des trous par lesquels tout s'échappait, au milieu d'une espèce de grande fumée qui me monte dans la tête et qui déforme tout. Je m'appartiens plus, j'obéis aux muscles, comme une bête. Pourtant je bois pas, même pas un petit verre d'eau de vie, quand je bois de l'alcool, ça me rend fou. Je finis par croire que je paie pour les autres, pour les pères, les grands-pères qu'ont bu, des générations d'ivrognes qui m'ont pourri le sang. C'est eux qui me l'ont donné cette sauvagerie.

Une temporalité éclatée

OU LES CARREFOURS DE L'AMOUR ET DE LA MORT

La temporalité reste ici l'enjeu majeur de notre recherche, dont les sections seront assumées par deux instances narratives différentes, celles d'une mère et son fils, exactement comme si les deux œuvres conversaient ensemble, à travers leurs temps et leurs devenirs respectifs.

Il fallait donc trouver un axe et une manière originale de les arpenter. Il ne s'agirait donc pas de monter un Zola, ni deux à la suite mais du Zola, la forme rendant hommage à son travail d'investigation, puis de composition.

Au même titre peut-être qu'un roman de William Faulkner, nous voulons travailler sur des éclats et sur une narration très fragmentée. Notre recherche sera avant tout sensitive ; le récit épousera le tumulte des trajectoires féminines de Gervaise et Séverine, et leur chemin sinueux de l'enfance à la mort. Deux femmes qu'on prendra jeunes filles, comme aux portes de l'enfer, prêtes à basculer dans l'impureté des mondes qui les guettaient déjà, et que nous accompagnerons chacune à leur fin tragique.

Gervaise sera l'héroïne et narratrice - et il s'agira de traverser ces récits via son regard féminin. Elle sera cette figure matricielle et principale de *L'Assommoir*, cette mère courage dont nous assisterons aux heures glorieuses, dans son quartier, avant d'entamer une véritable descente aux enfers et de dégringoler irrémédiablement avec son mari Coupeau. Dans son sillage, elle entraîne ainsi son fils Jacques Lantier, témoin de tous les drames et dépositaire de toutes ces fêlures familiales, que nous retrouverons des années plus tard dans la peau d'un meurtrier invétéré, chargé de ces souvenirs et vibrant de toutes les angoisses, sans avenir et souffrant de ses nerfs, maudissant surtout sa longue lignée malade de n'avoir pu lui transmettre que cette triste hérédité.



La puissance des cycles



PETITE ET GRANDE HISTOIRE

Si l'on suivra « de très près » les parcours de Gervaise et Séverine, teintés d'espoirs et de désillusions, et le destin plus chaotique de Jacques en meutrier « généré », il s'agira de sentir tout un monde, tout un contexte derrière. Émile Zola n'a eu de cesse de chercher l'influence du milieu sur ses figures. L'ensemble imprimera des tranches de vie, tout un puzzle humain, ce que l'on nomme une éthologie. En même temps qu'une saga ouvrière, ce sera plus précisément un regard à la loupe des usages, des attitudes et des comportements du petit peuple. Leurs désirs seront à l'étude, mais leurs haines aussi, les rapports de possession et de domination, puis leurs instincts qu'ils aient trait à la vie, à l'amour ou à la mort. Et tout au bout, la sensation que les petits crimes sont l'arbre qui cache la forêt, qu'ils couvrent un manège politico-judiciaire autrement plus grand et plus nocif. Et l'Histoire semble se traduire si bien au présent que c'en est étonnant. Les régimes se suivent et se ressemblent, et nous en subissons éternellement les tremblements.



LA LIGNE NOIRE

Nos influences sont en héritage. Nous avons ouvert en 2019 une *Série noire*, et avec ces *Chroniques*, j'ai un peu l'impression de la continuer. Émile Zola n'est-il pas reconnu comme l'un des tout premiers auteurs de romans noirs ? Nous balancerons bien souvent entre drame social et film noir. Il en résulte par conséquent des hommes et des femmes en errance, pressés, vidés, exploités, contraints et lésés, toutes sortes de caractères que l'on retrouve sur la touche, en marge ou à la dérive, relégués, plongés malgré eux dans une spirale infernale.

Le drame commence lorsqu'une forte émotion est créée, et ceci par la description des conflits où entrent en jeu le désir et la volonté. Envisageons un groupe d'individus dans un ensemble donné de circonstances et menés par des forces conscientes ou inconscientes : leurs actes cumulent une intensité dramatique qui doit, d'une façon ou d'une autre, trouver sa solution. Le climax implique une forme de tension croissante, où l'émotion devient de plus en plus forte et de moins en moins contenue, jusqu'à une rupture brutale qui supprime toute discussion. Quel est le point de rupture le plus brutal et le plus péremptoire, le seul qui supprime effectivement toute discussion ? La mort, qui a toujours le dernier mot.





UNE HISTOIRE DE LA VIOLENCE

Fêlures assassines et blessures éternelles, l'origine atavique des maux, un ordre enfin parfaitement éprouvé d'oppression systématique est ainsi passé au crible. Sur les hommes, bien sûr, « traînards de misère », dont beaucoup restent écrasés par le travail ou l'illusion du devoir, mais surtout sur des femmes. Et *Les Chroniques* veulent particulièrement leur rendre hommage, chacune, dans leur lutte et leur quête perpétuelles de vérité, de justice et d'émancipation. Une relecture, à cet endroit, nous est parue claire et évidente du drame séculaire qu'elles devraient toujours plus que les hommes endurer et traverser.

Une figure alors apparaît aux carrefours de notre dramaturgie pour faire l'expérience d'un calvaire somme toute assez minutieusement organisé, depuis toujours. Une figure nouvelle n'acceptant plus que quelques monstres soient couverts ou excusés, pire encore, qu'ils demeurent et courent encore en liberté. Et c'est le procès en appel du meurtrier Jacques Lantier, ou le corps marionnettisé de toute une armée déguisée, tout un régime, tout un empire, encore bien à l'œuvre aujourd'hui, que nous visons à instruire et à mener.

Le dispositif

UNE INSCRIPTION AU PRÉSENT

Les Chroniques ont une visée sans nul doute naturaliste, dans sa définition la plus originelle. Le naturalisme, c'est selon Émile Zola le fruit naturel de l'état nouveau de la civilisation. Et parce que notre théâtre s'adaptera à son époque, il en sera le fruit. Nul besoin de le transporter dans le XIX^e siècle ni de le singer pour en resservir le jus ou s'en faire l'écho, mais la nécessité plutôt d'invoquer nos propres jours pour livrer leur saveur véritable aux puissants thèmes humains que nous gardons en commun avec la composition zolienne. Ne pas « reconstituer » mais laisser croire au contraire que tout se déroulerait aujourd'hui, utiliser pour ça le concret du présent, importer la fable dans nos murs et sur notre terrain temporel.

Notre spectacle siègera donc ici et maintenant. Du béton aux coups de butoir du marteau social, de la brutalité qui s'exprime toujours au sein des familles aux rapports éternels de classe et de genre.





UNE FENÊTRE SUR LE RÉEL

Partir de la rue et de ses mouvements, commencer dehors, dans toute la sécheresse et l'âpreté que cela suppose, se donner pour but d'établir un « la » commun avec le public, en imprimer si fort la tension et les bruits qu'il nous semblera véritablement « passer ensemble en fiction » au moment de rentrer en salle. Emprunter donc le même chemin que l'auteur qui partait de longues investigations, s'imprégnant tout aussi bien d'une mine du nord que du toit des pavillons des halles baltardiennes, avant de s'enfermer des jours et des jours chez lui, pour s'attabler au défi de la composition littéraire et artistique.

Nous offririons donc un prologue en extérieur, quelques « stations » d'exposition, pour mieux nous jeter dans le noir d'une salle de spectacle et sur un plateau chaque fois repensé en fonction des lieux qui nous accueillent. Ce serait dans l'idéal un bifrontal mais possiblement triché selon la configuration envisageable pour chaque lieu. Une structure du moins qui ne gênerait en rien ce que nous aurions amorcé dehors, « cette sensation du réel » dont nous visons à donner la transposition théâtrale et musicale. Nous ne cherchons qu'une arène ou une boîte à jeux pour décortiquer plus aisément les figures et les situations, comme Émile Zola lui-même décortiquait ses figures comme des sujets d'étude.

DE GRANDES CAPACITÉS D'ADAPTATION

On pourra juger chez nous de la faible épaisseur du quatrième mur. Le public sera si proche, à ce point plongé au cœur, convié chaque instant au moindre trouble, qu'il pénétrera lui-même dans ce cadre d'étude. L'expérience même des *Chroniques* pourrait avant tout lui laisser une empreinte sensorielle. Par la seule association des sons, de la musique, de la lumière, des couleurs et des odeurs mêmes, on cherchera surtout à « ressentir » le torrent émotionnel de la littérature d'Émile Zola, et la nature ultra-vivante de ses récits.

Ce n'est que la stricte poursuite du processus de notre précédent spectacle *Série Noire - La Chambre bleue* que de vouloir s'adapter aux lieux qui nous accueillent. Nous sommes ainsi capables de bousculer notre dispositif. Nous revendiquons même cette souplesse d'adaptation, si ce n'est l'envie de ne pas produire absolument le même spectacle, à chaque fois dans une configuration inédite et dictée par les capacités de chaque théâtre. Nous avons une histoire à raconter, toujours la même, qui peut se jouer de la différence des espaces et nous ne mettons en place que les seuls éléments nécessaires à notre « relecture ».

Nous proposons pour ça un dispositif des plus simple et modulable. Il est une correspondance de signes avant tout, convenant à *L'Assommoir* comme à *La Bête humaine*. Ce sont des espaces seulement suggérés, ceux du travail ou du foyer, un mobilier et des accessoires légers, quelques suspensions lumineuses, quelques chaises, des tables, avec soudain posés dessus des draps, laissant croire à une maison abandonnée depuis longtemps et dans laquelle un meurtre a été perpétré.... Notre pièce n'est enfin qu'une grande scène de crime à dévoiler, inscrite dans les éléments du quotidien depuis des années, la répétition d'un drame humain que nous voulons rejouer.

LA MUSIQUE AU CŒUR



Série noire - La Chambre bleue, notre précédente proposition laissait déjà la part belle à la musique, c'est encore ici le projet, car elle augmente de plusieurs crans la perception du drame. Nous l'utiliserons comme levier émotionnel, comme un moyen cinématographique. La recherche entamée avec Maxime Perrin et Samuel Thézé continue ; musiciens issus d'un jazz très particulier, ils nous offriront encore un maillage de compositions et de variations, et développeront pour nous, dans des couleurs surprenantes, un ensemble de motifs et des thèmes forts.

En représentation, ils opéreront, eux aussi, ce passage, ils vivront comme les acteurs et les actrices ce choc et cette alternance de l'extérieur et du retour en salle, ils participeront de ce trouble entre les espaces du réel et du fictionnel. Au même titre que l'image, nos oreilles imprimeront une certaine musique du réel, des ambiances, nous aurons les bruits de la rue et les instruments, eux, ne pourront être qu'à nu à l'extérieur. De retour en salle, l'adjonction de pistes et l'amplification du son ouvrira par contre la voie à de multiples effets sonores, électroniques ou des déformations du réel, du moins sa transposition musicale. D'autres instruments, d'autres partitions pourront ainsi s'ajouter. De cette musique, un chœur de femmes peut être au pinacle, mais plus encore, un univers sonore plus large, plus vaste, celui des rues et des foules, du lavoir au cœur des gares. C'est ainsi souvent que des nappes de musique et de sons, superposées aux accents du jeu des acteurs, illumineront notre recherche, à l'instar de certains effets des peintres impressionnistes.

Présents très tôt en répétitions, Maxime Perrin et Samuel Thézé seront les sixième et septième acteurs plus qu'accompagnateurs, ils façonneront plus une matière sonore qu'une simple partition, et se livreront, eux aussi, à une expérience plutôt qu'à une interprétation. Ils posséderont si bien l'œuvre, qu'ils la remiseront chaque fois, ils se jetteront dedans au présent, comme on saute dans le vide, ou comme on envisage une traversée inédite. Ce que nous « entendrons » naître ainsi, ce sera la composition de deux musiciens en direct, et qui livreront chaque fois des arrangements uniques pour une pièce quasiment opératique.





Éric Charon

adaptation et mise en scène

Après des études littéraires et théâtrales, il entre au Théâtre d'Asnières et travaille sous la direction de Jean-Louis Martin-Barbaz, Hervé Van der Meulen ou encore Edmond Tamiz. En 2000, il complète sa formation en intégrant l'École Internationale Jacques Lecoq. Pendant ces années d'apprentissage, il croisera notamment les routes de Jean-Claude Penchenat, Edmond Tamiz, Mario Gonzalez, Alain Mollot et Hubert Colas.

Depuis une dizaine d'années, il travaille principalement à l'écriture de plateau et participe à de nombreuses créations collectives, en premier lieu avec le D'ores et déjà et Sylvain Creuzevault, avec qui il jouera sept spectacles dont *Baal*, *le Père Tralalère*, *Notre terreur* et *Angelus Novus*.

À partir de 2009, il rejoint aussi le Collectif In Vitro, avec lequel il joue notamment les pièces dirigées par Julie Deliquet : *Derniers remords avant l'oubli*, *Nous sommes seuls maintenant*, *Tryptique Des années 70 à nos jours*, *Catherine et Christian (fin de partie)*, *Mélancolie(s)*, *Un conte de Noël*, *Huit heures ne font pas un jour* et dernièrement *Welfare*.

En 2019, il appréhende de nouvelles formes, en investissant de multiples paysages ou des lieux singuliers pour notamment y mettre en scène *in situ* - *Série noire* - *La Chambre bleue* d'après Georges Simenon.

En 2025, il dirige avec Alexandra de Cizancourt, Magaly Godenaire et David Seigneur, le projet participatif *Les Mystères de Saint-Denis* présenté au Théâtre Gérard Philipe les 13, 14 et 15 juin 2025.

Théâtre Gérard Philipe centre dramatique national de Saint-Denis

Le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis est un lieu de création, de production et de diffusion d'œuvres théâtrales. Il est dirigé par la metteuse en scène Julie Deliquet depuis 2020, accompagnée du Collectif In Vitro et d'artistes associées, la metteuse en scène Elsa Granat et Le Birgit Ensemble - Julie Bertin et Jade Herbulot. Elle souhaite partager un théâtre où la fiction joue avec le réel, un théâtre placé sous le signe de la création, de la transmission et de l'éducation. Elle ouvre sa programmation aux jeunes artistes et propose des créations modernes et populaires. Les enfants ne sont pas en reste : tout au long de la saison, *Et moi alors ?* présente des spectacles pour le jeune public. Des spectacles hors les murs sont régulièrement proposés et participent à la vie culturelle du territoire. Le TGP se pense comme une maison pour les artistes d'aujourd'hui et de demain, chaleureuse, propice à la rencontre et ouverte à toutes et tous.



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET

Contacts

THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE

Centre dramatique national de Saint-Denis
59 bd Jules Guesde - 93200 Saint-Denis

PRODUCTION

ISABELLE MELMOUX

DIRECTRICE ADJOINTE

i.melmoux@theatregerardphilipe.com

FRÉDÉRIC RENAUD

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION ET DE LA DIFFUSION

f.renaud@theatregerardphilipe.com

+33 (0) 6 85 05 41 09

PHOTOGRAPHIES

Couverture, page 8, 10, 12, 13, 14 et 17 photos de répétition ©Simon Gosselin - page 3 ©TGP - page 4 Autoportrait d'Émile Zola - page 5 affiche originale lithographiée en couleurs n°4 *Le Roi des Porcs* de Victor Lenepveu - page 8 *L'Absinthe* d'Edgar Degas - page 11 ©DR - page 13 ©Gregory Crewdson - page 15 ©TGP - page 18 ©Pascale Fournier

www.
theatregerardphilipe
.com